L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

SUREAUX, No. 73, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI 1ER MAI.

FEUILLETON

L'EAU DORMANTE.

SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE.

PAR LUCIEN BIART.

I.—Suite.

Dona Lorenza reposait déjà sur un fauteuil et semblait songeuse. Elle tendit les mains à son mari, qui les prit dans et s'assit près d'elle. Il roula une cigarette que sa femme lui prit des doigts aussitôt qu'elle fut allumée et dont elle aspira la fumée pour la rejeter par les narines. Avant même qu'il eût pu parler, elle lui raconta que, redoutant un orage, elle avait suspendu les travaux avant l'heure, —que Tonali avait demandé une avance de dix piastres, —qu'un mendiant était à Juan le sauvage, —qu'Antonio Lopez et Pepa Nunez, dont une vieille brouille séparait les deux nièces, voulaient se marier, qu'elle leur avait promis son appui.

—Et toi, demanda-t-elle en posant sa petite main sur l'épaule de son mari, qu'as-tu fait de tes heures?

—J'ai passé ma journée au théâtre, qu'il faut blanchir de fond en comble, ainsi que je l'avais prévu. La Wilson ne peut nous donner que trois représentations: elle veut être à Puebla dans douze jours.

—Travaille-t-on au théâtre la nuit?

—Non certes; mais, en ma qualité de commissaire, n'ai-je pas à me préoccuper du bal d'après-demain; je n'ai été libre qu'à neuf heures, et j'ai songé à souper.

—Seul?

—Non parbleu; mais en compagnie de Solar de Niéto, de Vargas, du consul américain et d'un attaché de la légation française. La Wilson nous a vaguement invité pour faire honneur au consul de son pays, car elle est de New-York, et non pas d'Angleterre, ainsi que l'ont à tort répété les journaux.

—Elle parle donc espagnole, cette cantatrice?

—Et français et italien aussi.

—Et elle est très-belle?

—Tu la verras, dit en se levant don Luis. Ses cheveux ont la couleur de l'or, ses yeux celle du ciel et son teint est plus blanc que les lis.

—Une figure de cire alors! répondit en riant dona Lorenza. Elle abandonna son fauteuil, pour courir sur les lèvres de son mari et ajouta: —Il est véritablement tard, et je m'endors.

—Allez donc vous reposer, ma belle sœur. Un mot seulement avant le bal d'après-demain!

—J'y suis bien forcée, puisque tu le veux, dit-elle.

Don Luis avait depuis longtemps regagné sa chambre que dona Lorenza arrait encore sur la terrasse. Le vent avait cessé de souffler, l'air était parfumé, les cigales chantaient au loin leur aigre et monotone refrain. Brillante de rosée, constellée de mille insectes phosphorescents, la pelouse, vue de la hauteur à laquelle se tenait dona Lorenza, semblait se confondre avec le lac et refléter comme lui un pan du ciel avec ses astres scintillants.

Lorsque la jeune femme s'éveilla le lendemain, son mari galopait déjà sur la route de Cordova.

II.

Les Mexicains adorent la musique, et elle est encore plus difficile, mais aussi beaucoup plus rare que Paris d'opéra-italien. Chaque année, lorsqu'une compagnie de chanteurs débarque à Vera-Cruz, grand émoi dans les villes voisines. Il faut traverser, surtout si la troupe possède une étoile comme la Sontag, la Tomasi ou la Stefenone. L'étoile du reste fait rarement défaut, car le génie des impresarii sait y pourvoir. En 1851, l'*entrepr* fit la Wilson, artiste d'un mérite assez réel, au dire des réclames, pour décrocher tout pseudonyme illustre et se présenter sous son véritable nom.

Au Mexique point de préjugés contre les comédiens; un ténor, une cantatrice surtout, voient s'ouvrir devant eux toutes les portes. On les promène à Pâle en fête, de banquet en banquet. D'ordinaire c'est après avoir conquis les suffrages de la capitale que la diva, cédant aux adresses des comités municipaux, consent à chanter dans les villes qu'elle doit traverser pour se rembarquer. En 1851, don Pedro Prieto était préfet de Cordova, et, grâce à son activité, à sa finesse, à ses démarches multipliées, Cordova, ville de troisième ordre, mais orgueilleuse en raisons d'un passé, allait entendre la Wilson au théâtre Orizava, rival et même Mexico. Aussi qu'elle réputation ne la lança-t-elle pas admirablement! Si les peuples sont ingrats, celui de Cordova échappe à ce reproche. Les dames, trois générations pour faire oublier à la ville le triomphe qu'elle dut à son préfet, triomphe dont Orizava, qui aspire au titre de chef-lieu de la province, n'a pas encore consolée.

Ce fut Nilda qui, avec un point d'appréhension, apprit à sa maîtresse le départ matinal de don Luis. Dona Lorenza se leva souriante, laissa tresser ses longs cheveux sans impatience, se revêtit avec lenteur accoutumée, puis ordonna de seller un de ses chevaux. C'était un samedi, et, depuis deux jours déjà, don Luis parcourait ordinairement sa propriété pour surveiller les travaux exécutés durant la semaine, pour blâmer ou récompenser les travailleurs à la Peine de la paie. Aussitôt prête, dona Lorenza fit appeler le majordome.

—Je remplace aujourd'hui le maître, Antonio, dit-elle au vieux serviteur, prends un de ses chevaux pour m'accompagner; tu tiens vivement à ce que nous ne prenions pas de bal d'après-demain; je n'ai été libre qu'à neuf heures, et j'ai songé à souper.

—Seul?

—Non parbleu; mais en compagnie de Solar de Niéto, de Vargas, du consul américain et d'un attaché de la légation française. La Wilson nous a vaguement invité pour faire honneur au consul de son pays, car elle est de New-York, et non pas d'Angleterre, ainsi que l'ont à tort répété les journaux.

—Elle parle donc espagnole, cette cantatrice?

—Et français et italien aussi.

—Et elle est très-belle?

—Tu la verras, dit en se levant don Luis. Ses cheveux ont la couleur de l'or, ses yeux celle du ciel et son teint est plus blanc que les lis.

—Une figure de cire alors! répondit en riant dona Lorenza. Elle abandonna son fauteuil, pour courir sur les lèvres de son mari et ajouta: —Il est véritablement tard, et je m'endors.

—Allez donc vous reposer, ma belle sœur. Un mot seulement avant le bal d'après-demain!

—J'y suis bien forcée, puisque tu le veux, dit-elle.

Don Luis avait depuis longtemps regagné sa chambre que dona Lorenza arrait encore sur la terrasse. Le vent avait cessé de souffler, l'air était parfumé, les cigales chantaient au loin leur aigre et monotone refrain. Brillante de rosée, constellée de mille insectes phosphorescents, la pelouse, vue de la hauteur à laquelle se tenait dona Lorenza, semblait se confondre avec le lac et refléter comme lui un pan du ciel avec ses astres scintillants.

Lorsque la jeune femme s'éveilla le lendemain, son mari galopait déjà sur la route de Cordova.

II.

Les Mexicains adorent la musique, et elle est encore plus difficile, mais aussi beaucoup plus rare que Paris d'opéra-italien. Chaque année, lorsqu'une compagnie de chanteurs débarque à Vera-Cruz, grand émoi dans les villes voisines. Il faut traverser, surtout si la troupe possède une étoile comme la Sontag, la Tomasi ou la Stefenone. L'étoile du reste fait rarement défaut, car le génie des impresarii sait y pourvoir. En 1851, l'*entrepr* fit la Wilson, artiste d'un mérite assez réel, au dire des réclames, pour décrocher tout pseudonyme illustre et se présenter sous son véritable nom.

Au Mexique point de préjugés contre les comédiens; un ténor, une cantatrice surtout, voient s'ouvrir devant eux toutes les portes. On les promène à Pâle en fête, de banquet en banquet. D'ordinaire c'est après avoir conquis les suffrages de la capitale que la diva, cédant aux adresses des comités municipaux, consent à chanter dans les villes qu'elle doit traverser pour se rembarquer. En 1851, don Pedro Prieto était préfet de Cordova, et, grâce à son activité, à sa finesse, à ses démarches multipliées, Cordova, ville de troisième ordre, mais orgueilleuse en raisons d'un passé, allait entendre la Wilson, artiste d'